

TERREMOTO

(tremblement de terre)



Un projet documentaire de Frédéric BERNARD

SOMMAIRE

Pitch	p. 4
Traitement :	
<i>Un paysage</i>	p. 5
<i>Un personnage</i>	p. 10
<i>Autour de Mandi</i>	p. 15
Intentions de l'auteur	p. 16
Synopsis	p. 19
Axes d'écriture	p. 21
Note de production	p. 23
Filmographie de la société de production	p. 24
CV du réalisateur	p. 30

PITCH

Au fond du désert du Sud-Est espagnol,
là où l'agriculture intensive assèche les terres pour nourrir l'Europe,
un punk sculpteur tente tant bien que mal d'échapper à l'ennui et à son destin.

TRAITEMENT

Un paysage

C'est une ligne droite qui fend le désert.

La RM-711 qui relie *Lorca* à *Caravaca de la Cruz* s'étend à perte de vue au milieu des champs. L'été, sur l'asphalte brûlant, des vapeurs de goudron virevoltent et à l'horizon des mirages se forment. Cette route est empruntée chaque jour par des milliers de poids lourds. Sur une trentaine de kilomètres les chauffeurs ne croisent ni maison, ni habitant avant d'arriver au village de *La Paca*.



La Paca est au cœur des *Pedanias Altas de Lorca*, un regroupement de villages qui dépendent de la troisième ville la plus importante de *La Region de Murcia*. *Lorca* est la deuxième plus grande municipalité d'Espagne mais sa population n'atteint pas les 100.000 habitants. Ma mère est née à *La Zarcilla de Ramos*, l'un des sept villages qui constituent les *Pedanias Altas de Lorca*, que l'on pourrait traduire par la *communauté de communes des hautes terres de Lorca*.

J'arpente ce territoire tous les étés depuis mon enfance. J'ai vu ces terres se transformer pour le meilleur et surtout pour le pire.

Je devais avoir 16 ans quand le premier camion poubelle a été mis en service. Avant c'était un tracteur avec une charrette qui récoltait les déchets. Imaginez l'odeur quand l'engin passait dans la rue. Quand je respire des effluves de poubelles, je pense à mon village et à ma douce enfance. Il en va de même pour l'odeur des porcheries. Je suis attaché à ces terres comme si des racines du Sud-Est espagnol poussaient sous mes pieds de français.

Je ne sais pas ce qui m'a incité à retourner tant de fois dans ce village paumé quand d'autres préféraient partir à la mer ou dans des campagnes luxuriantes. Là-bas il n'y a pas grand-chose à faire. Gamin on pédale aussi vite que possible dans les rues désertes. Ado, j'ai adoré cette liberté de se retrouver tard le soir avec les copains du village. Enfin adulte, c'est le luxe d'y être cloisonné des heures à cause de la chaleur pour bouffer ou bouquiner. Le farniente absolu.

Mais ce qui m'a toujours impressionné, c'est cette route, quand on dépasse *Lorca*, quand on entre dans le désert, le vrai, celui des westerns Spaghetti. Et au bout de cette route, se trouve mon petit village isolé où le rythme de la vie ralentit au fil de la journée. Tout y est si calme, comme si le village était cocooné par le vent, comme si le désert le berçait dans

ses bras. J'ai photographié ce désert et ces villages sous toutes leurs formes. Aujourd'hui j'ai envie de le filmer.

Depuis des milliers d'années les terres des *Pedánias Altas* de Lorca ont été travaillées à des fins agricoles. Mais ce film n'a rien du romantisme du retour à la terre et d'une douce vie paysanne. Murcie est considérée comme le grenier de l'Europe. Ici absolument tout pousse de manière intensive. On croise des champs d'amandiers et d'oliviers à perte de vue quand ce ne sont pas des vignes ou des champs de brocolis. On profite de l'exposition toute particulière de ce territoire pour y faire tout pousser en masse. Ces terres appartenaient autrefois aux *Señoritos* qui exploitaient les paysans, dont mes grands-parents. Des années après, rien n'a changé. Les vagues d'immigration se succèdent et on y croise des familles marocaines, boliviennes ou équatoriennes qui se cassent le dos sur de grandes exploitations agricoles appartenant à de riches propriétaires ; pour un salaire de misère.

Dans ces villages, tout le monde a un ami ou un cousin (c'est mon cas) qui travaille dans la grande usine El Pozo situé à Alhama de Murcia. El Pozo est une industrie de transformation de viande porcine. Elle emploie plus de 5000 personnes. Grande de 250.000m², elle a une capacité pour transformer 18 000 porcs au quotidien (soit 750 par heure !). Sa capacité productive se situe entre 450.000 et 500.000 tonnes à l'année. Pour fournir l'ogre El Pozo, il faut des porcheries. Elles se sont multipliées tout autour des villages des *Pedánias Altas de Lorca* modifiant le paysage avec l'apparition d'énormes hangars et d'immenses silos, ressemblant à des camps de concentration.

Les porcs sont enfermés sans jamais voir le jour.

Ce qui choque dans ces villages c'est l'odeur. L'odeur de la mort. On dit aujourd'hui qu'il y a plus de porcs que d'humains dans la ville de Lorca. Vivre à côté des porcheries, c'est vivre à côté des bassins à purin et des fosses à cadavres. Aujourd'hui quand le vent tourne, l'odeur prend aux tripes.

Je n'y ai vu que très rarement la pluie tomber. L'été le thermomètre dépasse régulièrement les 45°C. Il fait si chaud que les rues deviennent désertes passées midi. On cherche l'ombre, on rase les murs. Les traits se dessinent comme un tableau sous le soleil : les maisons de chaux blanches, le bitume gris, les ombres noires, le bleu profond du ciel et le jaune des champs. Tout est contraste ; il n'y aucune nuance.

Depuis que je suis gamin, le manque d'eau est une ritournelle. L'été, l'eau était souvent coupée parce que le soleil ne voulait pas laisser sa place aux nuages. Aujourd'hui il ne pleut toujours pas mais pire encore, on assèche la nappe phréatique pour l'agriculture intensive et les porcheries. Les médias laissent même entendre que les habitants du coin pourraient devenir les premiers réfugiés climatiques du pays.

Les villages sont progressivement désertés. A la Zarcilla comme dans le village voisin de La Paca, quand les rues se vident à cause de la chaleur, ne restent que les chats rachitiques qui errent au milieu des maisons, où des panneaux *EN VENTA* érodés par le temps claquent au vent. On se croirait dans un film apocalyptique. Le coin avait déjà vécu une grosse chute démographique dans les années 60 quand De Gaulle pactisa avec Franco pour faire venir de la main d'œuvre ibérique à faible coût. C'est à ce moment-là que ma mère et sa famille partirent s'installer dans le Sud-Est de la France.



Aujourd'hui, on fuit ces terres parce qu'on a soif, mais il n'y a pas que la chaleur qui pousse à l'exode. Ces villages sont abandonnés politiquement. Matias Valiente, doctorant à l'université de Montpellier, y dénonce l'absence de services publics et compare cet abandon au destin tragique du village de *Las Hurdes* de Buñuel.

Les villages sont enclavés ; il n'y a qu'un bus qui part le matin pour Lorca. Pire, on s'y ennue. Pour les gamins, il n'y a aucun club de sport, aucun terrain de foot, rien. Restent la chasse ou le bar.

La Paca, par exemple, dépasse à peine les 1000 habitants mais possède deux supérettes, un tabac et surtout 4 bars alignés sur le même trottoir. Il y en a un qui ne désemplit pas, c'est *El Central*. Ce bar, qui porte bien son nom, est situé à l'unique feu rouge du bled. Les camions s'y arrêtent par obligation alors que personne ou presque ne traverse. En face du bar, se trouvent l'église et son esplanade. Comme si on avait construit la RM-711 pile à cet endroit pour bien séparer le bar de l'église.

Quand on pousse la porte d'*El Central* on est tout de suite happé par le son de la télévision. Les gens parlent fort pour dépasser le volume des enceintes. Puis de temps en temps la machine à sous vient ajouter sa pierre à l'édifice sonore.

On vient de tous les villages des *Pedanias Altas* pour y boire un verre. Les vieux jouent aux dominos quand les ouvriers épanchent leur soif après le boulot. Le week-end ce sont les familles qui en prennent possession. Le troquet dégueule de clients sur le trottoir quand jouent le Real Madrid ou le Barça.

Le bar est ouvert sept jours sur sept. C'est ici qu'on refait le monde. On se prend la tête, on rigole, on descend des litres de bières et des carajillo (café-calva), on crache ses coquilles de *pipas*, on fume des clopes, des joints. Ici, tout le monde se croise, du jeune au vieux, de l'ado étudiant à l'ouvrier en bleu de travail. Les boliviens s'y retrouvent pour se saouler quand les maghrébins viennent timidement siroter leur café.

On y croise souvent un punk aussi. Un punk instable et qui s'agite tout le temps au comptoir.

L'ennui, le manque de perspective et la précarité culturelle poussent les gens à ouvrir les portes des bars pour au moins développer une vie sociale. Mais d'autres se tournent vers la drogue pour se laisser aller, oublier et s'amuser. Je n'ai jamais vu un rapport à la drogue

aussi prononcé que là-bas. Se taper une trace de coke est presque aussi anodin que de se rouler un joint. J'avais à peine quinze ans qu'on me proposait déjà de sniffer ma première trace blanche.

La drogue touche toutes les couches de la population et on en parle librement, plus par vantardise que par ouverture d'esprit. Il faut dire que la dope coule en abondance et y est peu chère. Comme la bière d'ailleurs, qui est au prix du café.

Les gens travaillent la semaine pour se défoncer le week-end. Certains finissent par tomber dedans. Et depuis quelques années, c'est l'héroïne et son effet addictif dévastateur qui fait son grand retour. Ici on la fume. On dit *chasser le dragon*.

Il y a comme une contradiction dans tout cela, imagée par cette route qui sépare l'église du bar. La drogue coule à flot au milieu de ces terres où le christianisme est encore bien vivace. Dans les maisons, des croix du Christ ornent les murs comme pour surveiller les habitants. Les portraits XL des enfants pris pour la communion sont religieusement placés en évidence sur le vaisselier. Jésus est partout. Il domine même la Zarcilla de Ramos qui possède son *Corcovado* local.

Lors des fêtes de village, en septembre à La Paca ou à la Zarcilla, ce paradoxe est poussé à son apogée. Ces fêtes durent une semaine et il faut être endurant. Le soir on déambule au milieu de toutes les buvettes installées, les jeunes pratiquent le *botellon* (le coffre de la bagnole devient un bar) et on se tape des traces de coke ou de speed pour tenir la cadence. Le lendemain, ces mêmes jeunes titubent derrière la procession. On porte la vierge tant bien que mal. Et en première ligne, le maire, le curé et le chef de la Guardia civil (la gendarmerie) paradent ensemble.

Comme avant, au temps de Franco.

Tout semble figé dans le temps. Rien n'a bougé.

Le catholicisme y est si présent que certains pensent que la terre est damnée par le tout-puissant. En plus des séismes sociologiques et économiques (comme la crise économique de 2008) qui ont jalonné l'histoire de ces villages, Lorca se situe sur la faille d'Alhama de Murcia sur laquelle la plaque africaine remonte et pousse la plaque eurasiennne. Les écoles de La Paca et de la Zarcilla ferment préventivement dès que les murs tremblent.

La plupart du temps ces tremblements de terre ne se ressentent pas, mais ces quinze dernières années, deux secousses ont marqué les mémoires. En 2005 l'épicentre se trouvait pile entre La Paca et la Zarcilla détruisant une bonne partie de ces villages. 900 habitations furent endommagées et des dizaines de familles durent être relogées dans des maisons en préfabriqué montées à la hâte. Des familles y restèrent presque 10 ans et des traces de ces logements subsistent encore aujourd'hui.

Puis c'est en 2011 que les caméras du monde entier fixent leurs objectifs sur Lorca. D'une magnitude de 5,1 sur l'échelle de Richter, le séisme détruisit la ville, son épicentre étant à peine à 2km et surtout à moins d'un kilomètre de profondeur. Neuf personnes trouvèrent la mort et 250 furent blessées.

Ce séisme a été ensuite attribué à l'irrigation agricole. La modernisation et le passage à grande échelle du système d'irrigation local ont encouragé un pompage excessif de la nappe phréatique. Son niveau est descendu de 250 mètres entre le début des années 1960 et 2011. Selon les géologues, cette baisse aurait causé un « séisme induit » en réactivant le système faillé local.



Et quand la terre ne tangué pas, elle boit la tasse. Le climat se dérègle et la région n'y échappe pas. La terre est sèche, les cours d'eau ressemblent à des veines creusées à même le sol et le barrage situé derrière la Zarcilla de Ramos ne retient qu'une minuscule flaque d'eau où quelques oiseaux viennent s'abreuver.

Pourtant au moins une fois par an, Lorca se retrouve noyée. Le *rio Guadalentin* qui le traverse, d'habitude si sec, se transforme très rapidement en un torrent de boue qui emporte tout sur son passage. La terre sèche n'absorbe plus rien quand ces pluies diluviennes s'abattent sans prévenir.

La sécheresse amène aussi son lot d'incendies. La sierra del Almirez, considérée comme le poumon vert de Lorca (un poumon fait de terre et de pins) brûle régulièrement. La quiétude et le majestueux silence du barrage, bien-nommé *Val de Infernio*, sont troublés par le son des camions et des machines qui excavent le marbre. Le marbre rosé de la Zarcilla de Ramos est réputé dans le monde entier alors on n'hésite pas à morceler la forêt. Elle est croquée à plusieurs endroits de trous béants.

Un personnage

L'été dernier un ouvrier de l'entreprise *Marin* est mort écrasé sous un bloc de marbre. Il venait de La Paca. Le bar *El Central* était rempli, autant que l'église. Les gens titubaient derrière le corbillard qui emmenait la dépouille jusqu'au cimetière situé en haut du village. Mandi y était, au bar. C'est le punk qu'on a vu plus tôt accoudé au comptoir.

Mandi c'est mon pote d'enfance. Au milieu du bistrot, il dénote avec son accoutrement : t-shirt échancré laissant voir ses côtes tatouées, leggings moulant et Doc Martens au pied.

C'est un punk.

C'est avec lui que je passais tous mes étés.

Lui, il ne croit pas en Dieu. Il sait que c'est la main de l'homme et non la main divine qui est responsable de toutes ces catastrophes. C'est un révolté qui a déjà été rattrapé plusieurs fois par la justice. Il s'est fait choper en train de cramer des conteneurs et un drapeau Espagnol, sacrilège dans un pays ô combien conservateur.

Qu'est-ce qui fait qu'on devient punk ? Il y a la musique qui peut jouer un rôle, mais c'est surtout l'entourage et le milieu social qui entrent en jeu. Il est probable que Mandi soit devenu punk grâce ou à cause du village. Comme une réaction épidermique. Face à ce monolithe et ce temps qui passe si lentement il lui fallait réagir. Gamin il avait la crête et un 103 racé pour les routes champêtres. Aujourd'hui il a un bon début de calvitie et toujours pas de voiture.

Même si les relations se sont apaisées, il entre régulièrement en conflit avec sa mère, très dévote. Le dimanche matin c'est du bar qu'il aperçoit ses parents entrer dans l'église. Lui, ça le fait marrer évidemment.

Dans le salon de ses parents trônent les photos de lui et de ses frères et sœurs en tenue de communion, les mains jointes comme pour prier. C'est un portrait qu'il rêve de voler pour mieux le brûler. Mais il ne le fera jamais. Comme tant d'autres trentenaires, il habite encore chez ses parents. A la différence qu'il s'est aménagé un coin distant de la maison mère. Pour aller dans sa piaule, il faut traverser l'énorme garage qui sépare les deux bâtiments.

C'est une petite chambre qu'il a décorée lui-même. Il a repeint les murs en gris foncé et a peint des spectres blancs qui semblent sortir des murs. Il n'y a qu'une petite lucarne qui filtre la lumière du jour, sinon la pièce est éclairée par un néon blanc agressif. Un canapé, un lit, une armoire et un bureau meublent la pièce. Sur ce dernier trône un ordinateur, une bouilloire, une boîte de café soluble, du lait concentré et des cendriers qui débordent. Sur les murs, des portraits peints à l'huile. Un de son ex' Caro, un autre de son pote Bienve tenant un pochon de speed entre ses dents.

Au fond de la pièce, se trouve une autre porte. Elle ouvre sur son monde.

Cette pièce est divisée en deux. D'un côté une partie bureau que son père garde pour l'entreprise de plomberie, où les murs sont tapissés de pubs pour des robinets et des vasques. De l'autre côté, l'établi de Mandi avec les dizaines de sculptures qu'il entasse

dans un coin. Ce ne sont que des visages sculptés, des visages comme empêchés, en souffrance. Chaque sculpture raconte quelque chose de singulier, de par sa matière, ses courbes et ses expressions.

Près de la tour à meuler, se dresse majestueusement une statue à taille humaine.

Le titre de cette œuvre est **Obsolescence Humaine**, en référence à l'ère Anthropocène que nous traversons et magnifique parallèle avec la terre que Mandi foule.



Il a l'accent du coin, l'accent paysan. Il ne prononce aucun S, termine ses mots par le diminutif -ico (qui rend tout plus petit, plus agréable ex : le vin, el vino, el vinico) et ponctue ses phrases par des *Pijo !* Ou *Acho !* Le *putain!* local. Ses parents l'appellent José-Francisco, son vrai prénom. Mais moi et ses proches l'appelons Mandi. C'est le diminutif de Mandibula, qui veut dire *mâchoire*, parce que quand Mandi prend de la drogue sa mâchoire valdingue de gauche à droite. C'est avec lui les soirs d'été que j'ai découvert les plaisirs de la drogue. A la seule différence que pour moi tout s'arrêtait en septembre quand ma vie reprenait son cours normal en rentrant en France. Mais lui, la drogue a toujours fait partie intégrante de sa vie, et ne l'a jamais lâchée.

Il a beaucoup bourlingué. C'est d'ailleurs le seul du village et de tous ses potes à en être parti. Il a vécu de squats en squats à Barcelone, Bilbao, ou Saint Jacques de Compostelle.

C'est là-bas qu'il s'est découvert une passion pour l'art et plus particulièrement la sculpture. *C'est « le seul héritage de mon père, le travail manuel, qui vient de la plomberie »*. Comme tous les autres copains du village, Mandi a arrêté l'école au collège. Très vite il s'est mis à travailler pour son père, à réparer des fuites chez des particuliers.

Mandi était plutôt mal parti et aurait pu finir junkie. Même si aujourd'hui il se drogue encore, il a tellement connu les bas-fonds qu'il connaît ses limites. *« Trop de gens autour de moi sont morts d'overdose. J'aime la drogue, j'aime le vice mais si je me drogue aujourd'hui c'est pour faire quelque chose, comme sculpter ou lire et pas pour végéter dans mon lit. »* C'est dans son atelier qu'il préfère *chasser le dragon*. Le rituel est toujours le même. Il déchire deux feuilles d'aluminium. Dans le creux de la première il verse la poudre marron qu'il fait chauffer avec un briquet. La poudre devient alors liquide comme une goutte de caramel fondue. Avec la deuxième feuille d'aluminium, qu'il roule en paille, il respire la fumée qui se dégage de la goutte marron. Ça le pose, un peu.

L'analogie entre mon personnage et la terre qu'il habite est flagrante. Cette terre est fracturée, abimée et lui l'incarne plus que les autres. Sa cicatrice sur le crâne, 25 points de sutures après une baston, est le miroir de cette terre qui se craquèle. Elle, comme lui, souffrent de cette maladie contemporaine qui les avale, ce capitalisme dont ils n'arrivent pas à émerger. Alors ils s'adaptent.

Toutes les œuvres que créent Mandi sont le fruit d'une transformation de la matière première qu'il récolte sur son chemin. Il n'achète rien, il se baisse pour récupérer un morceau de bois, un reste de poutre, des palettes, ou les résidus d'un bloc de marbre. Il sculpte même dans les livres. Rien ne se perd, tout se recycle. Le bois flotté, le bois calciné, les morceaux de glaise arrachés aux ruisseaux desséchés.

Il est enraciné à cette terre. Il en part souvent mais, comme aimanté il y revient toujours. Sa relation avec le village est amour-haine. Il sait que ses veines sont irriguées de ce soleil, de ces terres mais pourtant, lui, plus que les autres s'y ennue comme jamais. Alors il compense et se dépense. Il travaille volontiers pour son père, pas pour le salaire ou par passion mais parce qu'une journée de travail est déjà une journée de vaincue face à l'ennui. Outre la sculpture, il lit, beaucoup. *« Mon meilleur achat est cette liseuse électronique. A la bibliothèque t'as soit des bouquins pour enfants, soit des romans à l'eau de rose pour les vieilles. Rends toi compte que la presse n'arrive même pas jusqu'au village »*.

Ses œuvres s'inspirent de *Surveiller et Punir*, de Michel Foucault qu'il a découvert il y a deux ans. Un choc. *« Comme s'il avait écrit tout ce que je pensais. Ici les gens se punissent eux-mêmes. Ils sont aliénés et dès que tu leur parles de révolte ils préfèrent regarder la télé, le Barça ou le Real »*. Mandi parle vite et fort. Ses mains accompagnent sa parole dans de grands gestes. Son corps sec et musclé se désarticule. Mandi est une pile électrique, une bombe à retardement qui a du mal à tenir en place.

Il est insaisissable, instable au milieu d'un territoire où il ne se passe rien. Il sait qu'il n'a aucune perspective en restant au village. Vivre de sa sculpture est une chimère. Pour cela, il faudrait qu'il parte à Madrid ou à Barcelone, *« voire même à l'étranger parce que l'état de la Culture en Espagne est un désastre »*. Mais pour lui, vivre à long terme dans ces capitales économiques est impossible. Il n'a pas envie de pousser les portes des galeries

contemporaines et n'a pas les capacités de se payer un loyer. Son médium choisi n'est pas le plus simple. Il lui faut de la place.

C'est un électron libre quand tout ici au village est écrit. Même ses meilleurs amis sont indécrottables. D'ailleurs il a arrêté d'essayer de les bouger, il a compris que c'était peine perdue. *« J'avais proposé un week-end tout payé à mon pote Iko à Amsterdam mais il a refusé. La seule fois qu'il est sorti du village c'est pour aller voir le Real jouer à Madrid. Il préfère fumer son héro et ses joints en jouant à la PlayStation ».*

Mandi contraste avec cette lenteur qui caractérise le village. Il ne peut pas s'empêcher de bouger. Il ne s'assoit que très rarement. Quand il sculpte il fait souvent des allers-retours pour se rouler une clope, chercher une bière ou pour changer de morceau. *« C'est pour ça que j'adore la sculpture. Il me faut un travail physique pour pouvoir m'endormir le soir. Encore plus ici. »*

Chez lui le silence n'existe pas. S'il n'écoute pas la musique à fond, c'est son ordi qui rediffuse un match de NBA (son autre passion). Le soir, quand il dort, ce sont les camions qui font trembler les vitres de son atelier qui jouxte la RM-711. Cette tension lui correspond, lui, si nerveux, avec son corps galbé bourré de nerfs. Ce n'est qu'au milieu de l'immensité du désert qu'il se détend. Il aime les randonnées et se baigner dans les maigres cours d'eau que seuls les villageois connaissent.

Sa culture punk lui a donné une conscience politique. Mandi se dit profondément antifasciste. Ce qui n'est pas simple dans la *Region de Murcia* où Vox, le parti d'extrême-droite, a fait le plus gros score du pays. *« Le retour du fascisme est pour moi un séisme bien plus grand que celui qui a détruit une partie de ma maison. Le fascisme est vicieux. Je ne connais personne autour de moi qui ait voté Vox pourtant le parti est devenu la troisième force politique du pays. Alors quoi ? Les gens se cachent ? »*

Le sulfureux Mandi est connu dans tous les villages alentours. Déjà, parce que c'est le fils du plombier Lazaro et *« qu'il a réparé les chiottes de tout le monde ici. Ça fait de toi un intime »*. Mais surtout Mandi est apprécié parce qu'il aime discuter, il est avenant et très drôle. Et depuis qu'il est devenu artiste, sculpteur, il a pris une autre ampleur. Ses frasques sont désormais mieux acceptées parce que ses sculptures en imposent. Et aussi parce qu'il est passé à la télévision, où tout devient vérité, pour une sculpture qu'il a réalisée dans un village voisin. *« Les gens sont fous, je te jure. Tu passes de voleur à héros en un seul jour et tout ça grâce à la télé. Moi je suis sûr que l'Espagne va mal parce que Les Simpsons sont diffusés juste avant le journal télévisé, sur la chaîne la plus réac. »*

Son point de vue sur le futur des terres est plutôt pessimiste. C'est un punk alors il use et abuse du slogan nihiliste *No Future*. Mais une fois passée la posture, c'est l'émotion qui le submerge. Il aime profondément ses terres, son désert et les gens qui y habitent. Il voudrait les voir se rebeller et qu'ils prennent conscience du drame écologique. *Un jour les villages seront vidés.*

Sur ces terres où la domination patriarcale est plus que présente, les schémas se répètent à l'infini. Ici on se connaît depuis la maternelle et on se côtoie depuis tant d'années qu'on

finit par se marier avec sa voisine. Puis le mari va travailler quand la femme reste à la maison à s'occuper des gamins. « *Tu sais pourquoi rien ne change ? Parce qu'il n'y a pas de distributeurs de capotes dans ce putain village !* »

Ce destin, Mandi le refuse. Il s'interdit donc toute histoire d'amour dans le village. Parfois à contre cœur. De toute façon, ses histoires d'amour sont à son image. Excentriques, passionnées et destructrices. Sa dernière grande histoire a mal tourné. « *Caro m'a jeté un bol de lait bouillant. Tu te rends compte ? Elle était trop folle, trop accro à la dope. C'est dommage je l'aimais. Vraiment.* » Pour preuve le portrait qu'il a peint d'elle hante encore sa chambre. Son cœur est desséché comme les ruisseaux. Mais comment faire pour trouver l'amour quand on se trouve dans un village perdu ? « *Même un plan cul c'est inimaginable ici. Tout se sait. Et trop vite* ».

Mandi est un poète au milieu du désert. Il devra partir un jour, il le sait, s'arracher de ses terres et les abandonner. « *Je vais mourir si je reste ici. D'ennui ou d'overdose. Je vois bien qu'ici on m'entraîne. Quand je suis loin d'ici je ne touche pas à l'héro. J'aime mon village mais tout est trop fragile. Tout s'effrite. La Paca, c'est le bout de la corde, après il n'y a plus rien. Il pourrait y avoir une guerre nucléaire que les radiations n'arriveraient même pas jusqu'ici* ». Cette phrase résonne aujourd'hui dans ma tête puisque le Covid-19 n'a pas réussi à pénétrer les *Pedarias Altas de Lorca*.

Autour de Mandi

Iko et Fran sont les copains de Mandi restés au village. Le premier n'en a jamais bougé. C'est un maçon qui travaille avec son père. Iko calcule le nombre de jours où il fume de l'héro et arrête juste à temps pour que la drogue disparaisse de ses urines et pouvoir se faire administrer du Subutex. Mandi a tout fait pour l'aider mais rien n'y fait. La dope est trop forte. Son amitié avec Iko est aussi une des raisons qui le pousse au départ. Le second, Fran, est un punk aussi. Été comme hiver il a toujours des lunettes de soleils vissées sur la tête et Il vit dans son camion aménagé. Son amour pour la nature l'a amené à passer son *Master d'ingénierie forestière et du milieu naturel* et connaît la faune et la flore du coin comme personne. Malgré ses longues années d'études il ne veut pas travailler dans la branche qu'il a choisie parce qu'il passerait trop de temps dans des bureaux.

L'association Espartaria est un regroupement de voisins des Pedanias qui luttent contre le dépeuplement. Ils tentent de développer des attractions comme des randonnées et promeuvent leurs terres comme une richesse touristique à investir et à protéger. Peu à peu la conscience écologique a gagné l'association et ils se battent contre l'implantation de parcs photovoltaïques ou de grands hangars porcins, portés par des géants de l'économie. Mandi connaît bien cette association et les personnalités qui la composent. Leurs corps se croiseront, au bar principalement, là où l'association tient ses réunions informelles.

Le bar **El Central**, comme déjà évoqué plus haut, prendra autant d'importance qu'un personnage. C'est là que les langues se délient le plus facilement. Autour d'une bière ou pendant un sacro-saint match de foot, on y parle de tout, et surtout des terres. Mandi connaît tout le monde et inversement. Quand il entre dans le bar, c'est un autre Mandi qui se dévoile. Un acteur qui attire l'attention sur lui.

Malgré un fort terreau patriarcal, les femmes sont très organisées sur le terrain associatif, notamment dans **l'association Espartaria**. Ce sont elles qui tentent de faire bouger les lignes et qui se battent. Au travers de son rapport aux femmes, se posera aussi la question de l'amour pour Mandi. Sa sensibilité révèle son héritage de la domination masculine et l'impossibilité de s'émanciper. Tous les copains, bientôt 40 ans, sont célibataires. Ils sont en quête de l'amour mais refusent les schémas et archétypes dictés par le patriarcat. **Amanda** et Mandi se tournent autour dans des jeux de séductions. Même s'ils prétendent être amis, la caméra montrera qu'un lien invisible navigue entre eux. Mais cette affection ne franchira jamais la limite que s'est fixée Mandi de ne jamais s'amouracher d'une fille du village.

INTENTIONS DE L'AUTEUR

Année après année, j'ai observé la lente transformation de mon village d'enfance, où j'ai passé chaque été en famille. L'économie en modifie les contours et gomme peu à peu mes souvenirs. L'industrie efface les traces de mon passé pour modeler son futur en détruisant le sol et en modifiant la démographie des lieux.

Il y a quelques temps; j'ai pris connaissance d'un article dans la presse espagnole qui dénonçait l'abandon politique des *Pedanias Altas de Lorca*. Matias Valiente, l'auteur, doctorant en sciences du langage à l'université de Montpellier comparait cet abandon à *Las Hurdes* de Buñel. Il m'a convaincu que les transformations que j'observais n'étaient pas anodines. J'ai longtemps pensé que **toute** l'Espagne ressemblait à mon village. Mais j'ai compris que de par la puissance du paysage, de son histoire et de ses mutations, les *Pedanias Altas de Lorca* se détachaient du reste du pays.

Comparer les *Pedanias* à *las Hurdes* est évidemment une hyperbole puisque les deux situations ne sont pas comparables (la wi-fi arrive à La Paca). Mais cette image forte me permet d'emblée de faire un écho entre le passé et le présent et de dresser une continuité par le biais du cinéma.

Par la lecture sous jacente de la paupérisation et de l'émigration que propose le film, je revisite mes origines, celles du côté de ma mère qui a fui son village dans les années 60. C'est aussi le sort qui pourrait arriver à Mandi. La fuite sera omniprésente dans le film et il questionnera son départ à plusieurs reprises. Et s'il part du village, ma mémoire s'effacera encore un peu plus.

C'est pourquoi je fais appel à lui, à mon ami d'enfance. Il m'est apparu comme une évidence, lorsque je l'ai vu sculpter des matières qu'il récupérait à même le sol, qu'il incarnait la mémoire de ces lieux. Il y a quelques années, je l'avais déjà filmé en Super 8mm en train de monter sur la colline jusqu'au Corcovado local. Son regard et son corps en mouvement m'avaient alors fasciné. Il étincelait l'image par sa présence, j'avais l'impression que le paysage et lui ne faisaient qu'un.

C'est jusqu'ici mon projet le plus personnel, le plus intime parce que je parle de mon jardin secret et je me sers de mon double, Mandi, pour donner mon point de vue. A travers les yeux de Mandi : de *l'infiniment petit*, j'aimerais construire une critique de *l'infiniment grand* et de ses excès. Car l'enjeu est de rendre ce projet universel, créer un espace cinématographique où le microcosme révèle le macrocosme. Les enjeux climatiques de notre ère prennent, pour moi, encore plus de sens au milieu de désert et il me semble important de parler de ces questions fondamentales de notre époque.

Terremoto sera aussi un film de combat. Même si le constat est sombre, l'espoir naît dans les interstices. En leur donnant la parole, je veux montrer que les villageois se sentent concernés par les questions environnementales. En Espagne, la réputation des habitants de la *Région de Murcia* est sujette à moquerie. Ils sont déconsidérés et vus comme *des paysans, bourrus et incultes*. Je veux leur donner la parole pour contrarier cette image,

notamment à travers l'association d'habitants *Espartaria*. Elle est une des issues politiques. Mandi les connaît bien puisque il est souvent sollicité pour réaliser des sculptures. Ils représentent le peuple humble qui se bat contre des moulins à vent.

Mon défi est de filmer un ami. C'est pourquoi je désire moi-même cadrer. J'ai envie de me réapproprier mon médium. Dans mes fictions, plusieurs personnes occupent les différents postes. Ici j'ai envie de faire corps avec mon film et de m'emparer de mon outil, pour faire écho aux burins de Mandi. Je réalise un film, il sculpte une œuvre. Je souhaite tout de même m'accompagner d'un ingénieur du son pour réduire l'équipe au maximum, pour que Mandi soit en confiance.

La sculpture qu'il fabrique marque le passage du temps. La temporalité du film devrait prendre des mois car c'est normalement le temps qu'il lui faut pour achever une oeuvre. Il n'est pas régulier dans son travail. Il peut être frénétique pendant une semaine puis troquer ses outils de sculpteur contre ceux de plombier ou pour simplement flâner.

La caméra sera sur pied, fixe. Je compte travailler sur la longue durée où la caméra, et l'équipe deviennent une présence familière, un outil invisible, complices d'un projet esthétique. C'est avec tous les habitants et particulièrement mes personnages qu'il faut que je prenne le temps ; le temps de faire oublier ma caméra. Pour qu'ils m'acceptent en tant que réalisateur, eux qui se sentent trahis des politiques et oubliés des médias. Le temps et la durée me paraissent deux éléments que nous devons partager les personnages et moi pour que naisse l'histoire commune que représente ce film.

Une fois la confiance établie je pourrais me rapprocher et filmer Mandi en détail : son regard, ses tatouages et surtout ses mains. Tout comme son corps, c'est en prenant le temps et en se mettant à bonne distance que je pourrais parvenir à déceler tous les détails de ses œuvres d'art. C'est dans ces moments de douceur que j'aimerais que naissent le trouble et les émotions. Je veux filmer son corps comme on filme une sculpture et filmer ses sculptures comme on filme un corps vivant.

La caméra sur pied, fixe, me permet de montrer le côté hyperactif de Mandi. Comme un acteur il faut que je le laisse naviguer dans le cadre pour qu'il puisse jouer librement sa plus belle partition, pour que l'on puisse écouter son flot de paroles et ressentir son corps. La caméra ne bougera pas mais lui au milieu du plan sera intenable. A contrario, le plan fixe me permet d'insister sur la lenteur de la vie dans le Sud de l'Espagne, dans ces rues désertes où rien ne s'y passe.

En plus des plans fixes, j'ai le désir d'utiliser les plans larges pour filmer l'immensité du territoire, de montrer à quel point il n'a pas de limite. Ces espaces si beaux, si majestueux, enferment paradoxalement mon personnage principal : aucune fuite possible. Ces plans d'ensemble me permettent également de montrer l'amplitude des hangars porcins, des parcs photovoltaïques ou encore des trous béants creusés par les carrières de marbre.

Pour rompre par moment ce processus de caméra fixe/plan large, je souhaite utiliser l'archive. Les archives télévisuelles me permettent de montrer les souffrances comme les tremblements de terre, les inondations ou la maltraitance animale dans les porcheries

(comme par exemple le reportage de Jordi Evole sur l'une des granges porcines des *Pedanias Altas de Lorca* où l'on voit des porcs entassés, malades, devenir cannibales). Les traumatismes sont grands et utiliser ces images en plein écran me permet de visiter le passé pour mieux questionner le présent et donner des pistes sur le futur. Elles donnent aussi un point de vue politique quand elles relatent l'ascension de l'extrême droite. Quand Mandi regarde les images de Vox, il questionne aussi le passé, et la résurgence du fascisme dans un pays qui n'a pas encore fait son deuil. Je souhaite souligner cette inquiétude qui me hante et qui effraie Mandi.

La radio me permettra également de faire intervenir le hors-champ. D'entendre le monde continuer à tourner à distance de ces *Pedanias*. La radio, par exemple, submerge Mandi d'une avalanche de chiffres macabres sur le Coronavirus. L'Espagne est fortement impacté par le COVID-19 mais à La Paca ou à la Zarcilla ces chiffres restent à la frontière d'un monde lointain.

Je ne souhaite pas figurer à l'image car c'est le monde de Mandi et c'est à lui seul d'emmenner le film vers l'incertitude finale. Cependant on entendra ma voix, celle de l'ami auquel Mandi se confie et du réalisateur qui dirige. Ce dispositif permettra de rendre le film plus familier, plus empathique. Je tiens à ce que ma sincérité rejaille à travers les images filmées.

Ma voix existera donc en OFF, dès le début du film pour expliquer ce qui me lie à ces terres et à ce personnage. Ce procédé me permet d'inviter le spectateur à l'empathie et; donne mes propres codes de lecture et de fabrication de ce film. Je veux que dès le début ma mémoire habite les plans.

J'essaierai de reconstruire l'ambiance du village comme il résonne dans mes souvenirs. Je veux que l'on entende le ferrailleur passer dans les rues avec son haut-parleur qui crache du Manolo Escobar pour prévenir de son arrivée. Parce qu'il y a encore quelque chose de bucolique dans ce coin du monde où tout va plus lentement qu'ailleurs et où la simplicité de la relation humaine prime sur l'hyper-connectivité.

J'ai envie d'utiliser de la musique punk. Que les paroles des groupes qu'écoute Mandi deviennent narratives. Les chansons donneront une lecture aux pensées de Mandi. Le ton du film ne sera pas que grave. Mandi est drôle et je veux que cette particularité de sa personnalité se transmette au spectateur.

Mon parti pris stylistique est au service d'une poétique de l'espace habité par les hommes entre nature et culture, passé et présent. Il intègre une dimension politique et éthique en posant la question du changement. Il y a le temps comme intervalle dans lequel s'inscrivent et laissent leur trace l'action et le travail des hommes. C'est là que mon parallèle né, entre les traces du néolithique et le Don Quixote sculpté à même la falaise par Mandi et les installations dédiées à l'agriculture intensive.

SYNOPSIS

Le film commence sur la RM-711.

Nous découvrons le paysage, matière première de mon film, sur lequel ma voix résonne. Je présente les lieux avant de citer l'article de Matias Valiente, où il compare ces terres à *Las Hurdes* de Buñuel.

Images d'archives : *Las Hurdes* des Buñuel.

Ma caméra se promène dans les villages. Une succession de plan de rues désertes, de panneaux *en vente*. Ma voix résonne encore. J'y dévoile mon attachement à ces terres, l'histoire de ma mère et ma rencontre avec Mandi.

Nous sommes dans la chambre de Mandi, là où se déroule une grande partie du film. Il pousse une porte pour atterrir dans son atelier. Nous le voyons travailler, sculpter, lire, dormir, se droguer, regarder des matchs de NBA et boire son café soluble.

Las de son café en poudre, il marche une poignée de mètres pour se rendre au bar El Central. Comme tous les jours il salue Pilla le serveur qui tient le bar avec son père. La télévision, jamais éteinte, alimente les discussions du comptoir.

C'est ici que les amis de Mandi se rejoignent. Iko, recouverts de taches de peinture et de traces de ciment vient récupérer Mandi.

En voiture ils empruntent les chemins sinueux qui s'enfoncent dans la forêt de pins.

Dans la voiture garée en bordure de nationale, ils fument l'héroïne qu'ils viennent d'acheter. Ils viennent si fréquemment dans cet endroit qu'ils laissent ici un rouleau d'aluminium caché derrière un arbre.

Mandi fait son footing et transpire à grosses gouttes. Son débardeur laisse entrevoir ses tatouages. Il passe devant un champ où il reconnaît des journaliers boliviens. Ils se saluent d'un geste de la main. Autour, le désert s'étend à perte de vue.

Images d'archives : le clocher de l'église de Lorca s'écroule, des témoins se succèdent à l'écran pour exprimer leurs émotions après le tremblement de terre.

Mandi passe devant la partie de la maison qui s'était écroulé. Dans son atelier, il se met à taper sur ses burins. Les contours d'un visage se dessinent sur le bois.

Mandi se promène avec Fran, près du barrage. Ce dernier lui retrace l'histoire des Pedanias. La terre est sèche, se craquèle. Le vent souffle et les vautours planent au dessus d'eux.

Images d'archives : Les inondations qui emportent tout sur leur passage dans la ville de Lorca.

Ils empruntent le canyon qui descend du barrage et arrive jusqu'aux peintures rupestres. Ils sont fascinés.

Mandi caresse le visage de l'énorme Don Quichotte qu'il a sculpté à même la falaise d'un village voisin. Il se demande si ses sculptures passeront le temps, si son Don Quichotte sera étudié dans des milliers d'années comme les peintures rupestres aujourd'hui.

Mandi fait face à une grande bâtisse abandonnée.

Images d'archives : *La crisis del ladrillo* (la crise de la brique). Des économistes expliquent comment l'Espagne a plongé dans une crise sans précédent à la fin des années 2000 et qu'il restera de profonds stigmates dans les années à venir.

Mandi déambule dans les ruines de ce qui devait être une résidence. Des amis à lui remboursent encore des prêts à leurs banques pour des appartements qui ne verront jamais le jour. Il ramasse des morceaux de bois et des palettes qui serviront à une prochaine structure artistique.

Mandi tourne en rond dans son atelier. Il appelle son ex, Caro. Depuis sa séparation avec elle, il n'a pas rencontré d'autre fille. La solitude le gagne. Il aimerait rencontrer l'amour mais c'est impossible au village.

Il traverse le grand garage avant de se retrouver dans le salon de ses parents. Sa mère prépare à manger. Il met la table pendant que son père est affalé sur le canapé.

Il est sur la terrasse du bar El Central. Les gens entrent dans l'église pour aller à la messe. A la radio, le présentateur annonce les estimations. Dans certains bureaux de vote, les bulletins pour le parti d'extrême droite VOX manquent déjà.

Le visage de Mandi est grave et il se décide d'aller voter.

A l'église comme au bar tout le monde est endimanché, sauf lui.

Son père l'a envoyé réparer la fuite des WC du bar Geromo du village de Doña Ines. Bienvenida, la tenancière, est aussi la présidente de l'association Espartaria. Elle apprécie la gentillesse du garçon. Elle essaie de le convaincre de réaliser une sculpture pour chaque village des Pedanias, pour enjoliver la route touristique qu'ils tentent de mettre en place pour mettre en valeur les terres. Mandi n'est pas convaincu. Ils échangent sur les luttes à venir. Espartaria se bat contre l'implantation d'une macro grange porcine qui doit ramener 2000 bêtes et assécher encore plus le sol. Ils sont confiants. L'année dernière ils ont réussi à annuler la création d'un des plus grands parcs photovoltaïque d'Europe grâce à la présence d'oiseaux en voie de disparition.

Mandi monte en haut de la colline où se situe le *Corcovado* local. De là où il est, il profite du paysage qui s'étend à perte de vue. La beauté du lieu est à couper le souffle mais une rumeur au loin perturbe sa quiétude. Les machines qui excavent le marbre de la colline voisine retentissent jusqu'à lui. Les camions soulèvent d'énormes nuages de poussières blanches qui s'envolent sur des kilomètres.

Même ici il n'est pas tranquille. Il ressent plus que jamais le besoin de fuir.

Mandi monte dans un tramway. Nous sommes dans une grande ville, en France. Il participe à un cours de français donné par une association locale.

Autour de lui, des immigrés venus du monde entier.

Mandi, dans un verger, trie sur les arbres les plus belles pommes qui seront destinées au marché anglais.

Pendant ce temps, à La Paca, sa sculpture terminée est venue rejoindre les autres. Encore un visage, qui souffre.

AXES D'ÉCRITURE

Ce projet a été écrit lors des ateliers Varan en Occitanie durant l'année 2019.

Entre temps je suis devenu une deuxième fois papa.

C'est en cocoonant que je suis retombé sur de vieux rushes super 8mm dans lequel je mettais en scène Mandi dans un film expérimental au milieu de *notre* désert.

Devant ces images j'étais saisi : le sujet était là, devant moi. L'analogie entre mon personnage et la terre qu'il habite était flagrante. Que mon personnage punk était indissociable de cette terre outragée.

Je suis alors revenu à mon désir premier, à mon rêve d'enfant : filmer et raconter l'histoire de *mes* terres. Et j'ai compris qu'à travers un autre que moi je pouvais explorer mes origines.

Ce projet a été nourri par les influences du cinéma direct ibérique d'hier et d'aujourd'hui. Il essaiera donc de donner avec délicatesse la parole à d'humbles villageois qui n'ont de cesse d'être emportés dans des tourments climatiques et économiques.

Le changement climatique et ses dérives est un thème que j'aborde dans mes fictions mais qui ici prend une toute autre ampleur.

Pour aller plus loin dans mon projet, je dois creuser mes personnages secondaires. Que les villages entiers prennent vie. Pour cela il faut que je passe du temps dans chacun des sept villages des *Pedantias*.

L'association Espartaria me paraît aujourd'hui l'une des pistes les plus intéressantes à explorer. J'ai envie de connaître leurs quêtes, leurs désirs et leurs envies. Qui sont ces personnes qui ont décidé de se réunir pour lutter ? Je connais quelques personnes adhérentes à cette association mais j'ai envie de creuser leurs motivations. Placido, par exemple, est maçon, fumeur invétéré, à qui il manque une bonne partie des dents et qui passe la majeure partie de son temps au bar. Pourtant il est investi dans l'association pour défendre la production d'essence de thym de La Paca. Le paradoxe est assez surprenant.

Cette association regroupe des voisins de tous les villages. Ils pourront m'amener un savoir et des connaissances plus approfondis. Ils se battent contre les implantations de parcs photovoltaïques et les macro granges. Chaque personne que j'ai croisée de cette association me parle du clientélisme que fait régner la fabrique El Pozo sur les politiques concernant l'attribution des terres pour l'implantation des granges. J'ai envie de pousser cette investigation pour voir comment d'humbles villageois luttent au quotidien contre des géants de l'économie. J'ai envie de connaître leurs armes et la passion qui les animent.

Espartaria a sollicité Mandi à plusieurs reprises pour qu'il réalise des sculptures sur la route touristique que l'association souhaite dessiner pour mettre en valeur les villages. Travail que Mandi avait déjà réalisé auparavant pour la municipalité de Bogarra. La possibilité que Mandi marque le territoire de son empreinte apporterait évidemment un plus à ma trame narrative.

Actualité oblige, j'aimerais voir l'après COVID-19 dans ces terres qui ont été touchées économiquement à plusieurs reprises dans leurs histoire.

Comment le drastique confinement espagnol a impacté les habitants des *Pedarias Altas de Lorca*. Comment l'arrêt de l'économie va affecter ou non les villages.

Mandi était en France quand le virus est arrivé. Il a pu rentrer en catastrophe chez lui. Après une période de confinement dans sa chambre imposé par ses parents, il ressort peu à peu. Mais il n'a pas plus aucune ressource pour vivre.

Mandi vit au jour le jour et n'a pas d'économie. Ses décisions futures vont découler de l'après COVID. Il est probable que la frontière franco-espagnole reste fermée un moment encore. Aussi, après le déconfinement, Lazaro son père risque d'être submergé de travail. Il fera sûrement appel à Mandi pour l'aider dans sa tâche.

Aux dernières nouvelles, Mandi travaille dans des champs de nectarines à 80 km de La Paca. Il devra peut-être aller plus régulièrement au champ lui qui s'était juré de ne jamais courber l'échine devant les salaires proposés aux journaliers en Espagne.

Mandi réserve encore des secrets. A l'aube de ses 40 ans, il va devoir faire un choix. C'est ses doutes et ses interrogations que j'ai envie d'écrire avant de les mettre en image. J'ai besoin de le voir explorer les différentes situations qu'il va tenter de débloquent.

Je souhaite aussi donner plus de constance à mes personnages féminins. Voir comment **Amanda** construit ses relations amoureuses. Et confronter l'amour caché qu'elle a pour Mandi aux dogmes locaux. Elle vit à la marge. Elle aussi est lassée de la Paca. Mais tout comme Mandi, le village est un repli économique. Elle sait qu'elle peut compter sur sa mère. La relation parentale qu'a cette jeune femme m'intéresse. Ses désirs d'émancipation et d'être mère se heurtent au souffle brûlant du désert.

Je veux m'immiscer un peu plus dans la vie de **Iko**. Mieux le cerner pour comprendre ce qu'il recherche en restant au village. Sa dépendance à l'héroïne peut-elle évoluer et quels moyens met-il en œuvre pour y échapper.

Fran est actuellement avec Mandi dans les champs de nectarines. Lui aussi avance au jour le jour. Il a enfin rendu son mémoire pour son Master. Mais la fac étant à l'arrêt pour cause de Coronavirus il n'a aucune nouvelle. Et une fois le Master en poche que fera-t-il ? Lui aussi frôle la quarantaine. Décidera t-il de se ranger et de chercher du travail dans son domaine ? De tous, c'est le plus érudit et le plus attaché aux terres. Pourtant, comme les autres de son âge, son regard est pessimiste.

Le lien entre tous mes personnages réside dans cette fragilité économique et l'attachement qu'ils ont pour leurs terres. L'exact opposé des multinationales qui prospère sur le dos des travailleurs et qui saccagent les terres sans en prendre soin.

J'espère que la sincérité de mon projet vous convaincra et qu'à travers ces lignes vous serez emportés par l'intimité de mon film qui met aussi en lumière un mal contemporain. Parce que je suis convaincu que c'est dans ces villages perdus que se joue aussi l'avenir de nos enfants.

Le lien vidéo { <https://vimeo.com/418348980> } que je vous transmets n'est pas le reflet du film. Mais il donne une idée de la matière à travailler.

NOTE DE PRODUCTION

Frédéric m'a proposé son projet *Terremoto* au moment où il me faisait découvrir *El año del descubrimiento*, documentaire de Luis Lopez Carrasco qui allait gagner le grand prix du Cinéma du réel 2020 quelques mois plus tard. L'analogie entre les deux projets est assez forte puisqu'ils se déroulent dans la même région (Murcia, Sud-Est espagnol) et sont nourris par le même désir cinématographique inspiré du cinéma direct espagnol et ses réalisateurs comme José-Luis Guérin, Victor Erice ou encore Mercedes Alvarez.

Le film de Frédéric est ambitieux, à la hauteur des enjeux climatiques qui agitent la région de son village d'enfance. J'ai été séduite à la fois par son appétence cinématographique et sa trame politique qui à mes yeux font la force d'un film documentaire. Son dossier, écrit aux Ateliers Varan en Occitanie, et la pertinence de ses repérages m'ont convaincue d'accompagner la réalisation de *Terremoto*.

Frédéric poursuivra cet été sa recherche d'archives, puis se rendra en repérages en Espagne à l'automne 2020. Nous bâtirons ensuite un dossier qui nous permettra de solliciter des aides à la production et les chaînes de télévision. L'hiver prochain, nous démarrerons le tournage qui se déroulera sur une année (plusieurs séjours de deux semaines), le temps nécessaire à la fabrication d'une sculpture par Mandi. La fabrication du film sera à l'image de son écriture : Frédéric sera seul à la caméra, accompagné d'un ingénieur du son, pour mieux évoluer au plus près de ses personnages.

Terremoto est par essence même un film universel. Le rapport entre Mandi, le personnage principal, et la terre outragée de Lorca est un symbole fort du mal contemporain qui ronge nos sociétés. La destruction de notre environnement est liée à la perte de nos repères. Comme Mandi, nous naviguons à vue.

C'est la sincérité de Frédéric et son point de vue singulier, celui d'un enfant qui constate que le monde autour de lui brûle et que ses souvenirs lui échappent, qui portent le film. Avec Frédéric nous nous connaissons depuis plusieurs années. Au fil des ans, nous nous sommes rapprochés et aujourd'hui nous habitons le même village tarnais. Sa soif de cinéma transparaît déjà dans ses courts-métrages de fiction, mais je crois que *Terremoto* promet d'être son œuvre la plus touchante car la plus personnelle, empreinte de son sens aigu de la mise en scène, de la recherche picturale et de la narration ouverte vers l'indicible.

Annabelle Bouzom
Productrice

FILMOGRAPHIE DE LA SOCIÉTÉ DE PRODUCTION

Séduite par les autodidactes et les réalisateurs venus de formations qui encouragent la libre pensée et le renouvellement des formes, *Les films de l'autre cougar* a à cœur de faire vivre dans le paysage cinématographique français des auteurs qui se distinguent des traditionnelles familles du cinéma par ce qu'ils ont à montrer, et par leur liberté de ton. Tous formulent à leur manière une critique sociale, en convoquant selon leurs sensibilités la poésie, l'humour, le drame. Ils sont le portrait d'une génération de cinéastes concernés par le monde qui les entoure et ses enjeux politiques, animés par le souci de sublimer la réalité et de déplacer le regard.

Annabelle Bouzom, associée et productrice

Diplômée de science politique, Annabelle a d'abord travaillé sur les questions migratoires internationales en France, en Afrique, en Asie. En 2012, elle décide de se consacrer à l'accompagnement des processus d'écriture cinématographique en créant avec Frédéric Drouilhat et Jean-Charles Atzeni la société les films de l'autre cougar et en collaborant avec d'autres structures de production. En 2014-2015, elle suit la formation de la Fémis pour jeunes producteurs européens - Atelier Ludwigsburg-Paris, et depuis 2016, elle participe aux comités de lecture du CNC (court et long métrage).

Catalogue

MASSACHUSETTS, 30 min (2020)

Court métrage de fiction écrit et réalisé par Jordi Perino.

Coproduit avec Films Grand Huit. Soutenu par le CNC (aide au développement), la Procirep, la région Bretagne et l'ADAMI (aides à la production) et la Sacem.

HIGH DATING, 15 min (2019)

Court métrage de fiction écrit et réalisé par Jules Zingg.

Coproduit avec Epoque Films, Télépaese, LGM Télévisions. Soutenu par la région Corse, le CNC.

Sélections : Festival de Clermont-Ferrand, Odense International Films Festival (OFF), Festival Tous Courts, Les Nuits Med, les courts du vendredi de Bourg-en-Bresse, Les Vidéophages de Toulouse.

LE VOYAGE DE YASHAR, 30 min (2019)

Court métrage de fiction écrit et réalisé par Sébastien de Monbrison.

Coproduit avec le Bureau des Curiosités. Soutenu par le CNC (aide au développement), la Procirep, la région Occitanie, la région Nouvelle Aquitaine, le CNC-Images de la diversité et l'ADAMI (aides à la production).

Sélections : Festival Gindou Cinéma, Poitiers Film Festival, Les Nuits Med.

CHIENNE DE VIE, 20 min (2019)

Court métrage de fiction écrit et réalisé par Jules Carrin.

Coproduit avec Les films du Causse (Suisse).

Prix du meilleur court-métrage / Festival de Lessinia

Sélections : Festival Gindou Cinéma, Champs Elysées Film Festival, Festival International du Court Métrage de Winterthur (Suisse), Festival de Lesinia (Italie), Asiana International Short Film Festival (Corée), Rencontres de Soleure (Suisse), Psarokokalo International Short Film Festival (Grèce), Nepal International Film Festival (Népal), Ichalkaranji International Film Festival (Inde), Rome Prisma Independent Film Awards (Italie).

WILFRID, 20 min (2019)

Court métrage de fiction écrit et réalisé par Claude Schmitz.

En coproduction avec Wrong Men (Belgique) et Le Fresnoy. Soutenu par le CNC.

Distribution Capricci, en programme avec *Braquer Poitiers* (sortie 23 octobre 2019)

Sélections : Champs-Elysées Film Festival, Fifigrot, Quinzaine cinéma francophone.

A GENOUX LES GARS, 98 min (2018)

Long métrage de fiction écrit par Antoine Desrosières et Anne-Sophie Nanki, réalisé par Antoine Desrosières.

Coproduit avec Digital District, Flach Film, Studio Lemon, Rezo Productions et Eye-Lite. Soutenu par le CNC (Avance sur recettes) et la région Alsace. Distribué par REZO Films. Ventes inter Films Boutique. Sortie nationale 20 juin 2018.

Sélection Officielle Un Certain Regard - Festival de Cannes 2018

Sélectionnées aux César 2019 du meilleur espoir féminin : Souad Arsane et Inas Chanti

Prix du meilleur Film - Fish&Chips Film Festival (Italie)

Mention spéciale du jury - Festival International du Film Oriental de Genève (Suisse)

Autres sélections : Festival du Film de Munich (Allemagne), Film Fest Gent (Belgique), Festival de films comiques de de Vevey (Suisse), Québec City Film Festival (Canada), Love & Anarchy (Finlande), Festival du Film Français de Tübingen (Allemagne), Diaspora Film Festival (Canada), Journées cinématographiques de Carthage (Tunisie), 47th Belgrade International Film Festival (Serbie), FIFOG (Suisse).

BRAQUER POITIERS, 59 min (2018)

Court métrage de fiction écrit et réalisé par Claude Schmitz.

Coproduit avec Le Fresnoy. Soutenu par l'aide au film court en Seine-Saint-Denis, l'aide après réalisation du CNC. Acheté par Arte et Ciné+.

Distribué par Capricci en programme avec *Wilfrid* (sortie 23 octobre 2019)

Sélection Courts métrages César 2020

Prix Jean Vigo 2019

Prix cinéma de la SACD Belgique 2019

Prix du Jury Etudiant / Champs-Elysées Film Festival

Prix du public / FID Marseille 2018

Prix Spécial du Jury / FIC Valdivia 2018

Prix Egalité et diversité / Festival du film court de Clermont Ferrand 2019

Prix Ciné+ / Rencontres internationales du film de Brive

Sélections : FID Marseille, Champs-Élysées Film Festival, FIFIGROT, Quinzaine du cinéma francophone, FIC Valdivia (Chili), FIFF de Namur (Belgique), Festival du Film de Belgrade (Serbie), Festival international du film de Rotterdam, Festival du film court de Clermont-Ferrand, Rencontres internationales du film de Brive, Indie Lisboa (Portugal), FICM (Mexique), Festifreak (La Plata), La Cabina (Espagne), IFI French Film Festival (Irlande).

YAS & RIM, 300 min (2018)

Web série (30 x 10 min) écrite par Inas Chanti, Souad Arsane, Antoine Desrosières et Anne-Sophie Nanki, réalisée par Antoine Desrosières.

Coproduit avec Da Prod. Soutenue par « CNC Talent ».

Prix SACD de la meilleure websérie française / Marseille web fest

BACHA POSH, 19 min (2018)

Court métrage de fiction écrit et réalisé par Katia Scarton-Kim.

Coproduit avec In-Red Prod (Suisse). Soutenu par Pictanovo, le CNC-COSIP et l'Adami, l'OFC et le CINE FOROM (Suisse). Pré-acheté par ARTE France et la SVR Suisse.

Nommé au Prix du Cinéma Suisse

Prix de la mise en scène / Firenze FilmCorti Festival

Prix Spécial délivré par Women in Film, TV, Media and Digital (WIF)

Prix des étudiants / Festival des 24 courts

Prix du public et Prix du Jury / Festival Berceau du Cinéma de la Ciotat

Nomination au Prix allemand des Droits de l'homme 2018

Mention Spéciale / Festival Francophone de Vaux-en-Velin

Sélections : Festival Itinérances d'Alès, Cinémed, Festival Côté Court, Festival Tous Courts, Festival du film d'Aubagne, Festival des 24 courts, Un poing c'est court, Nîmes Festival Exil et Déracinement, Rencontres de Soleure, Festival Nouveaux Cinémas, Festival Nouv.o.Monde, Sardinia Film Festival (Sardaigne), Zeitimpuls Kurzfilmwettbewerb (Autriche), Fünf Seen Filmfestival (Allemagne), Rolan Intl Film Festival for Children and Youth (Arménie), Paphos International Film Festival (Chypre), Curtas Vila do Conde IFF (Portugal), Filmfest Eberswalde (Allemagne), Pondicherry International Film Festival (Inde), MiniKino Film Week (Indonésie), Sedici-corto International Film Festival (Italie), DokuFest (Kosovo), Crossing the Screen Film Festival (UK), Courage Film Festival (Allemagne), KinoFilm Festival de Manchester (UK), Arlington Intl Film Fest (USA), Pickurflick Indie Film Festival (Inde), Shnit Worldwide Short Film Fest (Suisse), Lublin Film Festival (Pologne), Festival FilmPodium (Suisse), Soroptimist film Festival (Suisse), French Film Festival of Richmond (Virginia), etc.

BERZINGUE, 22 min (2017)

Court métrage de fiction écrit et réalisé par Johan Michel, co-écrit avec Orélien Péréol.

MARIE SALOPE, 25 min (2016)

Court métrage de fiction écrit et réalisé par Jordi Perino.

En coproduction avec Chevaldeuxtrois. Soutenu par la région Aquitaine, le département des Pyrénées-Atlantiques.

Pré-acheté par ARTE (1^{ère} Diffusion Septembre 2016).

Mention spéciale du Jury / Festival du film court de Villeurbanne

Sélections : Festival du film court de Villeurbanne, Festival du Film de Clermont-Ferrand, Vidéophages de Toulouse, festival Fiffrot.

HARAMISTE, 40 min (2015)

Court métrage de fiction réalisé par Antoine Desrosières. Écrit par Antoine Desrosières, Anne-Sophie Nanki, Souad Arsane et Inas Chanti.

En coproduction avec Hybrid Films. Soutenu par la région Poitou-Charentes, la région Île-de-France, le département de la Vienne et le CNC (aide après réalisation). Acheté par ARTE (1^{ère} diffusion juin 2015). Sortie nationale 1^{er} juillet 2015 (salle et VOD).

Prix du public / Festival Côté Court

Prix d'interprétation féminine / La Normandie et le monde

Sélections : Festival de Phnom Penh (Cambodge), Journées cinématographiques dionysiennes, Panorama des Cinémas du Maghreb et du Moyen-Orient, Côté Court, Festival de Contis, Festival du Film Francophone d'Angoulême, Paris Short Film Festival, Festival du Film Oriental de Genève, Festival Résonances, La Normandie et le Monde, Festival du film de Saint-Livrade, Festival international d'Annonay, Festival cinéma 35 en fête, Institut Français de New-York, Young French Cinema (tournée Etats-Unis), La Cabina (Espagne), Festival international du film arabe de Gabes (Tunisie), FestiFrance (Brésil), New Orleans Film Festival (Etats-Unis).

LE SENTIMENT FAMILIAL, 13 min (2015)

Court métrage de fiction écrit et réalisé par Rosalie Kauffmann.

Coproduit avec Farniente Production. Soutenu par la Ville de Clichy.

Sélections : Un poing c'est court, Chéris Chéries, Queersicht film festival de Berne.

LA BARQUE, 17 min (2015)

Court métrage de fiction réalisé par Johan Michel.

Écrit par Johan Michel, Orélien Péréol et Héloïse Pierre-Emmanuel.

NÉ UN PEU ÉTONNÉ, 234 min (2015)

Essai cinématographique écrit et réalisé par Eric Pellet.

En coproduction avec l'association Usine Biolay.

LA DOUBLE CROISÉE, 79 min (2013)

Fiction expérimentale écrite et réalisée par Jean-Charles Atzeni.

Sortie salle le 18 mars 2015.

Prix du Brutal d'argent / Festival Cinéma brut de Mouans-Sartoux

Sélections : Calgary International Film Festival, COMMFEST (Toronto), Queens World Film Festival (New York), Pollygrind Underground Festival (Las Vegas), Portobello Film Festival (Londres), FICTS Festival (Milan, Pékin, Samara).

En production

NOTRE HISTOIRE (JEAN, STACY ET LES AUTRES)

Long métrage de fiction écrit et réalisé par Vincent Dietschy.

En coproduction avec Le Fresnoy. Soutenu par la région Occitanie (aide à la finition).

UN ROYAUME

Court métrage de fiction écrit et réalisé par Claude Schmitz.

En coproduction avec Le Théâtre de Liège et la compagnie Paradies.

GEORGE SAND LIBÉRÉE

Long métrage de fiction écrit par Anne-Sophie Nanki et Antoine Desrosières.

En coproduction avec Romeo Drive Productions. Soutenu par le CNC (aide à l'écriture) et MEDIA (aide au développement). Finaliste du Prix du Scénario (ex Sopadin) 2015.

D'OCRE ET DE SUIE

Court métrage de fiction écrit par Romain Grésillon et Jordi Perino, réalisé par Romain Grésillon.

Soutenu par la Procirep, la Sacem, l'ADAMI et la Région Provence-Alpes-Côte-d'Azur.

EN MARIA

Court métrage de fiction écrit par Alice de Lencquesaing et Jordi Perino, réalisé par Alice de Lencquesaing.

Soutenu par la région Nouvelle-Aquitaine, la Procirep et le CNC (FSA). Pré-acheté par France 2.

AFTER

Court métrage de fiction écrit et réalisé par Anthony Lapia.

En coproduction avec Société Acéphale.

En développement

LES TEMPÊTES

Long métrage de fiction écrit et réalisé par Dania Reymond-Boughenou.

En coproduction avec La petite prod. Soutenu par les régions Ile-de-France, Nouvelle Aquitaine (aides à l'écriture), la région Pays de la Loire, le Doha Film Institut et le CNC (aides au dev.). Sélectionné à la Bourse Cinemed 2018, à la résidence du C.L.O.S. 2019 et aux Ateliers d'Angers 2020. Finaliste du Prix du Scénario - ex Sopadin 2020.

TEMPS MORT

Long métrage de fiction écrit et réalisé par Eve Duchemin.

En coproduction avec Kwassa Films (Belgique). Soutenu par le CNC (aide à l'écriture et avance sur recettes), la Région Basse-Normandie et la Région Ile-de-France (aides à l'écriture), Europe Creative - MEDIA (aide au développement), la Fédération Wallonie-Bruxelles (aides à l'écriture, au développement et à la production), la SACD et la Bourse Beaumarchais.

QUENTIN LE TERRIEN

Long métrage de fiction écrit et réalisé par Antoine Desrosières et Patrick Rebeaud.

Soutenu par le CNC et la région Occitanie (aides au développement), la région Bourgogne et la région Ile-de-France (aides à l'écriture).

L'ÎLE

Documentaire écrit et réalisé par Aurélien Caillaux et Matthias Berger.

En coproduction avec les Zooms Verts. Soutenu par la Région Occitanie (aide à la réécriture)

LE BRAQUAGE DU SIÈCLE

Long métrage documentaire écrit et réalisé par Nicolas Réglat.

Lauréat de la bourse « Brouillon d'un rêve » de la Scam, soutenu par le programme d'aide à la création de musique originale de la SACEM.

BADASS À DALLAS

Long métrage de fiction écrit et réalisé par Anne-Sophie Nanki et Antoine Desrosières.

UNE FEMME AVERTIE

Moyen métrage de fiction écrit et réalisé par Caroline Milcent.

Soutenu par la Procirep. Sélectionné au Workshop Pitch des rencontres du moyen-métrage de Brive 2019.

TROIS FOIS DEBOUT

Mini-série de 3 x 90' écrite par Ingrid Chikhaoui et Jordi Perino.

Soutenu par le CNC (FAIAA aide au concept)

TERREMOTO

Documentaire écrit et réalisé par Frédéric Bernard.

LES FLUIDES

Court métrage de fiction écrit et réalisé par Alice Moine.

LA VIE EN ROSE

Long métrage de fiction écrit et réalisé par Matthieu Bareyre.

JE T'AIME TOI AUSSI

Court métrage de fiction écrit et réalisé par Adrien Fonda.

CV DU RÉALISATEUR

Frédéric BERNARD

58 promenade des Lices

81800 RABASTENS

fredismo@gmail.com

06.22.44.01.35

39 ans - Permis B

Bilingue français espagnol



ÉCRITURE / RÉALISATION

Brûlent les villes, brûle le ciel, court-métrage de fiction avec le soutien de la région Nouvelle Aquitaine. *EN POST-PRODUCTION*

Un point dans la foule, court-métrage de fiction, avec le soutien de la Région Midi-Pyrénées / Too Many Cowboys - Rodolphe OLCÈSE
Sélection : Côté-court Pantin 2017 / Travelling Rennes 2018 / Ciné Anarquista Barcelona 2018 / Fifirot 2018 / Curtas BH (Brésil) 2018
<https://vimeo.com/223585678> **MDP : tmc**

Demain court-métrage de fiction avec le soutien de la Région Lorraine, du Conseil Général des Vosges et de la SACD / Les productions du lama / Rodolphe OLCÈSE - 2012
Sélection au festival Filmschau der Graussregion (Allemagne) 2013
<https://vimeo.com/66865329> **MDP : tomorrow**

Primitif(s), long-métrage de fiction en écriture ayant obtenu la bourse complémentaire de l'association Beaumarchais - 2016 - *EN ECRITURE*

Terremoto, documentaire de création en écriture aux Ateliers VARAN - 2019/2020 - *EN ECRITURE*

RESIDENCES / BOURSES

Ateliers VARAN Ecriture/développement d'un projet de film documentaire en Occitanie pour *Terremoto*, Novembre 2018 / Mars 2019

G.R.E.C réécrire, penser et préparer son film pour le court-métrage *Un point dans la foule*, 2013

Association BEAUMARCHAIS Bourse à l'écriture pour le court-métrage *Demain*, 2009

Association BEAUMARCHAIS Bourse complémentaire pour le long-métrage *Primitif(s)*, 2016

ASSISTANAT

Assistant réalisateur (2nd ou 3^{ème}) sur des dizaines de longs-métrages, téléfilms, séries et courts-métrages (André Téchiné, Fabienne Godet, Hélier Cisterne, Erwan Le Duc, Antoine Parouty ...) depuis une dizaine d'années

ENSEIGNEMENT

Intervenant depuis septembre 2017 à l'école LEDA (Toulouse), *La mise en scène face caméra* pour les premières années.

FORMATION

M2 Sciences, Arts et Techniques de l'Image et du Son - (Université de Provence - SATIS)



Productrice Annabelle Bouzom
lautrecougar@gmail.com / 07 83 93 54 33
Assistante de production Juliette Grigy
juliette.lautrecougar@gmail.com / 06 33 56 78 01